

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie (Le Salon).....	Georges de Myrte.
Echos artistiques.....	L. M.
Nos Théâtres.....	X.
Notre Album : Rosées.....	Sully-Prudhomme.
Le Paradis de John Bull.....	René Trémadeur.
Dialogue cruel (poésie).....	Jules Troccon.
Promenade d'un vieux garçon dans son village. — Emile Waldmann.	Léon Mayet.
Mon Oncle d'Amérique.....	Léon L. Berthaut.
Montpellier.....	Guilo.
Quatuor de Quatrans.....	Gabriel Monavon.
La Conquête du Bonheur.....	Henri Sébille.
Caveau Stéphanois.....	X.
Salon de 1895. — Casino. — Scala-Bouffes.	
Bibliographie.	
Bulletin financier	

CAUSERIE

LE SALON

PREMIER ARTICLE

Il y a, cette année, d'excellentes choses au Salon Lyonnais : toutefois, le visiteur qui ne serait pas entièrement revenu de l'éblouissante vision d'art évoquée par le Salon de l'Exposition Universelle de 1894, éprouverait, je crois, en visitant le Palais des Arts Religieux où la Société Lyonnaise des Beaux-Arts s'est installée, une légère déception : notez qu'en la circonstance le visiteur aurait tort. Ce Salon n'est pas sans enseignement et l'on peut, à chaque pas, y faire de très intéressantes découvertes. L'observateur attentif y remarque même un labeur constant, des efforts très soutenus : ce sont précisément ces efforts que nous nous proposons de mettre en lumière et d'apprécier aussi bien avec la plus large bienveillance qu'avec la plus complète impartialité.

M. Albert Maignan nous a envoyé une de ses bonnes toiles : les *Voix du Tocsin*. L'œuvre eut en son temps un certain retentissement et fut vite popularisée par la

gravure. L'idée qui inspire l'exécution du tableau est généreuse et belle, mais le dessin est généralement plutôt lâché : l'anatomie des personnages du tableau n'est pas toujours exempte d'une certaine incohérence. Je le répète : l'œuvre de M. Albert Maignan est excellente dans son esprit et je regrette sincèrement que l'exécution technique ne serve pas assez complètement les intentions esthétiques du peintre.

M. Allemaux expose un tableau bien curieux : dans la pensée de l'artiste, il s'agit, évidemment, de l'apothéose du Dante. L'auteur de la *Divine Comédie* s'avance dans un décor très vague, revêtu pour la circonstance du maillot de Raoul de Nangis. Quelques anges joufflus, dont le type est bien celui des *bambinos* chers aux peintres de l'école italienne, portent des couronnes d'un poncif remarquable et d'une incontestable vulgarité. M. Allemaux est, sans doute, un peintre très consciencieux et très honorable, mais le souffle lui manque, à coup sûr, pour traduire avec toute la maîtrise désirable le génie du grand poète florentin.

Il me faut citer ici un tableau de genre de M. Sallé qui fera la joie de tous les délicats : c'est un vieillard revêtu d'un manteau d'un autre âge, courbé sur des papiers dans une vaste salle, dont les murs disparaissent sous les rayons bien garnis d'une imposante bibliothèque : qu'est cet homme ? un alchimiste ? un bibliophile ? Peut-être bien l'un et l'autre. En tous les cas, ce tableau est, sans contredit, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à M. Sallé. Jamais l'artiste ne s'est élevé à une telle perfection de dessin, à une pareille harmonie du coloris.

M. Ch. J. Beauverie continue toujours avec un égal succès la série de ses études de plein air : il nous donne une paysanne qui peut être considérée à bon droit, comme l'une de ses meilleures produc-

tions. La scène en elle-même est charmante ; au milieu d'un champ où fleurissent côte à côte les marguerites et les coquelicots, une paysanne — fille de ferme peut-être — surgit comme la vivante apparition de la poésie de la terre. Comme toujours le ciel est d'une exquise transparence, la couleur est sobre, le dessin parfait. Cette petite scène commentée par l'habile pinceau de M. Ch. J. Beauverie revêt un charme exquis et l'on ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer, de l'intuition merveilleuse du peintre ou de la délicieuse sentimentalité du poète.

On s'arrête beaucoup devant le *Rôdeur* de M^{lle} Maximilienne Guyon : cette œuvre a de la vigueur, de l'acquis et de l'expérience. Cette toile évoque même une leçon de haute philosophie qui sera certainement perdue pour beaucoup de visiteurs. Il y a une vague lueur de révolte dans les yeux de ce rôdeur des grandes routes et la largeur du dessin propre à M^{lle} Maximilienne Guyon aidant, il arrive que cette figure haineuse et concentrée prend des proportions gigantesques ; elle se dresse comme un reproche impassible, comme un menaçant point d'interrogation.

Mon but, n'était point, cette semaine de vous faire une revue complète du Salon : je vous signale aujourd'hui les toiles qui m'ont particulièrement frappé. La semaine prochaine, nous continuerons notre promenade ; là, nous trouverons les fidèles de nos expositions lyonnaises, les Bidault, les Seignol, les Arlin, les Lespinasse, les Miciol, les Perrachon ; nous étudierons leurs envois avec la plus scrupuleuse attention et peut-être nous arrivera-t-il de nous arrêter longtemps devant leurs délicieux paysages qui savent si bien idéaliser l'entrée mystérieuse d'un sous-bois ou donner l'illusion charmante d'une source courant en chantant près des arbres d'une clairière !

Georges de MYRTE.

ECHOS ARTISTIQUES

Reprises et premières représentations :
A l'Opéra, le *Tannhauser* est mis en répétition.

A l'Opéra-Comique, après une reprise de *Zampa*, qui a été, paraît-il, d'une infériorité notoire, on prépare une reprise de *Paul et Virginie* : M. Leprestre chantera Paul ; M. Badiali, Domingue ; M^{lle} Kérion, Méala.

Les études de *Guernica*, de MM. Gailhard, Gheusi et Vidal, sont commencées. Dans la distribution, nous voyons figurer notre ancien pensionnaire, M. Mondaud.

A la Porte Saint-Martin, après le *Collier de la Reine*, on jouera une pièce anglaise en cinq actes, de MM. Chambers et Stephenson, *The fatal garç — la Carte fatale* — qui prendra sur l'affiche le nom de la *Dame de Carreau*.

Le Théâtre de la République, après la reprise de *Madame la Maréchale*, remettra à la scène un drame joué il y a dix ans : *Claude Gueux*.

Brigitte, la pièce nouvelle de MM. Antony Mars, Paul Ferrier, Victor Roger et Gaston Serpette, qu'on répète en ce moment aux Bouffes-Parisiens, est une opérette militaire en trois actes.

✽

La mère de Benjamin Godard a fait don à M. Jules Daubé, le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, du bâton de chef d'orchestre que les élèves du regretté compositeur lui avaient offert à l'occasion d'un festival qu'il dirigea il y a quelques années.

✽

Nous avons parlé du différend survenu entre M. Herqué et la ville de Nîmes. Cette dernière se dispose à lui intenter un procès en dommages.

M. Herqué vient de se voir accorder le renouvellement de son privilège pour la direction de Grenoble avec 30,000 francs de subvention alors que jusqu'à présent elle n'avait été que de 20,000.

M. Herqué donnera l'opérette, l'opéra-comique et une saison de deux mois de grand opéra.

✽

Les neveux et les petites-nièces d'Auber viennent de faire un don à la bibliothèque du Conservatoire national de musique et de déclamation.

Ils ont remis entre les mains de M. Weckerlin, bibliothécaire en chef du Conservatoire, la partition autographe de la *Muette de Portici*.

L. M.

NOUS THEATRES

GRAND-THEATRE

La première représentation, à Lyon, de *Pailleasse*, le drame lyrique en deux actes de M. Léoncavallo, aura lieu au premier jour. Les répétitions se poursuivent acti-

vement et l'œuvre paraît à point pour affronter le public.

Pagliacci a été représenté pour la première fois, sur une scène française, le 26 novembre 1894. C'est le Grand-Théâtre de Bordeaux qui en a eu la primeur.

La traduction française est d'un bordelais, M. Eugène Crosti, auteur d'un *Traité de chant* remarquable et professeur au Conservatoire de Paris.

Rappelons qu'au moment où il fut annoncé que l'œuvre italienne serait représentée en France avec une traduction française de M. Crosti, M. Catulle Mendès et M. Paul Ferrier protestèrent, revendiquant pour eux la priorité de l'idée de la pièce.

M. Catulle Mendès est, en effet, l'auteur de la *Femme de Tabarin*, et M. Paul Ferrier a écrit un *Tabarin*.

La question portée d'abord devant le public, le fut ensuite devant les tribunaux : elle n'est pas encore, que nous sachions, définitivement tranchée.

Les spectateurs apprécieront l'œuvre et diront ce qu'elle vaut : nous n'avons, en aucune façon, à nous immiscer dans un débat qui, jusqu'à présent, par le bruit fait autour de l'œuvre, a certainement porté bonheur et profit au compositeur italien.

THÉATRE DES CÉLESTINS

Le drame en cinq actes et en vers de François Coppée, qui vient d'être représenté aux Célestins, n'est pas seulement un de ces événements littéraires si rares à notre époque de production étique, il est aussi un grand événement théâtral.

Il faut remonter à de longues années en arrière pour retrouver un drame aussi simple dans sa grandeur que merveilleux dans sa forme, écrit avec une inspiration aussi haute, aussi généreuse, aussi pathétique.

Pour la Couronne, accueilli avec enthousiasme à Paris, n'a pas obtenu moins de succès sur la scène des Célestins, le souffle d'héroïsme qui l'anime d'un bout à l'autre ne saurait laisser les foules indifférentes : sur le terrain du devoir et du sacrifice les cœurs doivent vibrer à l'unisson.

Le sujet on le connaît : pour l'empêcher de trahir sa patrie, Constantin Brancomir tue son père, et c'est lui qui se voit accusé de trahison et condamné à un supplice plus infamant encore que la mort elle-même, d'où une lutte terrible entre les sentiments naturels et sacrés, lutte qui donne à l'action un intérêt, une puissance d'énergie, bien faits, on en conviendra, pour captiver et subjuguier les spectateurs.

Nous n'avons à parler ici que de l'interprétation qui est excellente.

M^{lle} Roybet, de l'Odéon, spécialement engagée pour tenir le rôle de Bazilide, la marâtre grecque, possède, avec une diction large et correcte, un aspect sévère qui tranche avec la grâce mélancolique et touchante de M^{lle} Baréty, dont le succès est très vif sous les traits de l'esclave Mitza.

M. Paul Plan dont le talent élégant et correct s'accommode évidemment mieux de la comédie où il excelle, est parvenu néanmoins à donner au rôle de Constantin toute la fougue, toute la chaleur qu'il comporte.

Le rôle de Michel Brancomir, confié à M. Daumerie, est ingrat et triste, il faut savoir gré à cet artiste de l'interpréter comme il le fait, et de lui donner toute la prestance nécessaire.

Les autres rôles sont fort bien tenus et nous tenons également à louer M. Frey (Banko), M. Garay (l'Evêque), M. Renoux (le soldat Lazare), M^{me} Daumerie, MM. Félix, Cortial et Benié.

Une mention à M^{lle} Mongellaz, élève de notre Conservatoire, qui dit, avec toute l'émotion voulue, les couplets du second acte.

Pour la Couronne doit attirer aux Célestins tous les amateurs du drame et de la grande poésie et nous serions surpris si le succès de la première représentation ne s'affirmait pas encore davantage à celles qui vont suivre.

X.

NOTRE ALBUM

ROSÉES

*Je rêve et la pâle rosée
Dans la plaine perle sans bruit
Sur le duvet des fleurs posée
Par la main fraîche de la nuit.*

*D'où viennent ces tremblantes gouttes ?
Il ne pleut pas, le temps est clair.
C'est, qu'avant de se former, toutes,
Elles étaient déjà dans l'air.*

*D'où viennent mes pleurs ? Toute flammée
Ce soir est douce au fond des cieux.
C'est que je les avais dans l'âme
Avant de les sentir aux yeux.*

*On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs,
Et c'est parfois une caresse
Qui trouble et fait germer les pleurs.*

SULLY-PRUDHOMME.

Le Paradis de John Bull

Laissez-moi vous prévenir que je vous conte un rêve... sans ça, peut-être m'accusez-vous de vous dire des blagues!

J'étais mort... brrrr... pas gai, mon rêve!.. Mort et enterré, et soudain, je me trouvais à la gare du Paradis. Pif, paf, patate patate, bousculade de tous les diables. Chacun poussait... chacun tirait... les employés n'y voyaient que trente-six chandelles.

Trois trains... dans lequel monter? On me crie: « Par ici » — « Non.. par là .. »

Moi, ahuri, je grimpe dans un wagon vide.. Ohé! Hein! c'est un train à crémaillère... comme au Righi..

Quel monde peut-on trouver là-haut?... Ma foi, je n'y avais pas songé... d'abord je ne pense jamais à rien moi... par principe... « Le paradis! le paradis! »

On y est.

Je descends... à la queue-leu-leu, on marche... tout-à-coup, une grille, et sur la grille, en lettres de diamant... matin! on s'en paye là-haut.. ces deux mots:

« English paradise »...

Ça doit vouloir dire « paradis des anglais »... horreur! si encore c'était le paradis de Mahomet... hé...hé... les houris... mais un paradis quaker, collet-monté... en voilà une gaffe!

Pas de Saint-Pierre... Le père Eternel, tire le cordon lui-même! On entre... toujours à la queue-leu-leu...

A la droite du Tout-Puissant, une bonne grosse maman réjouie, coiffée d'un petit bonnet de dentelles... je connais cette tête là... c'est la reine Victoria qui, étant chef de l'Eglise Anglicane, devient femme de charge là-haut. Arrivé devant elle, la file entame aussitôt un bruyant:

« God save the queen! » (avec un fort accent anglais).

Moi, la langue me démange... j'adresse quelques paroles à un gentleman... il me regarde sévèrement:

« D'on't understand » (toujours avec l'accent anglais). Je me retourne vers un autre:

« Beau temps, Monsieur! » Lui, roque: « Don't understand »!

La vieille Vic me sourit et me donne un shake-hand, disant:

« Tea »? (Prononcez ti).

Tea ça veut dire thé... bête de langue!

moi je ne prends de thé qu'après les indigestions, et je me sens l'estomac d'un creux! Mort depuis trois jours, je n'ai rien mangé. Je refuse le thé, alors la gracieuse majesté passe sa langue sur ses lèvres et murmure:

« Whisky »?

Et elle me colle un verre de whisky et une tranche de plum-pudding superfin, raisins, clous de giroffes, sucre, oignon, rhum, muscade, rhubarbe, angélique, cannelle...

Ragaillard, je veux faire un brin de causette... mais tous les gentlemen ont le nez fourré dans la bible, le silence n'est rompu que par ce mot, prononcé de temps à autre:

« Whisky! »

Bible et « whisky »... je la trouve sévère! j'accoste le père Eternel:

— « Dites donc, pas farce, votre boîte... il n'y vient pas de dames? »

— Shocking! shocking! »

Le Tout-Puissant — un polyglotte — m'explique comment le « cant » s'oppose au mélange des élus mâles et femelles — les femmes ont un petit paradis où elles confectionnent du thé et du plum-pudding.

« — Et on n'y peut, pas faire un tour? »

— « Shocking! shocking!... aoh.., ce n'était pas un gentleman.. aoh! un Français! »

L'Eternel sonne, il prononça ce simple mot:

« Out! »

Et je suis lancé dans l'espace, comme une balle de lawn tennis... La commotion est si brusque que je m'éveille bien vivant... et, de joie, je danse une gigue...

Oh! shocking!!

René TRÉMADEUB.

DIALOGUE CRUEL

— *Enfant, pourquoi porter ailleurs
Tous les baisers dont tu me sèves?*
— *J'aime ceux qui brûlent les lèvres:
Mère, les siens sont les meilleurs.*

— *Dans mes bras tu restes à peine:
Quel nid plus doux vas-tu chercher?*
— *Mère, les siens sont une chaîne;
Je ne peux pas m'en arracher!*

— *Je suis tendre, elle est froide et dure:
Que de pleurs elle t'a coûtés!*
— *Quand c'est elle qui me torture,
J'aime jusqu'à ses cruautés.*

— *C'est moi qui t'aimai la première:
Tu me dois de pouvoir bénir
L'amour, la vie et la lumière!*
— *Mère, je voudrais bien mourir.*

Jules TROCCON.

PROMENADES D'UN VIEUX GARÇON

Dans son Village (1)

M. Emile Waldmann, ancien avocat à la Cour d'appel de Lyon, a réuni — sous ce titre — une série de douze nouvelles qui sont, en même temps, l'œuvre d'un lettré et d'un humoriste aimable.

Ecrit avec une réelle souplesse de langage, une évidente coquetterie d'honnêteté, le volume est de ceux qui — à peine ouverts — se lisent tout d'une traite.

Dans une courte dédicace, l'auteur

(1) Aug. Côte, libraire, place Bellecour, 8, Lyon. Prix: 3 fr.



Vous me demandez pourquoi je vous recommande les Pastilles du Dr CABANES? C'est parce que je les ai expérimentées, et quand vous aurez un Rhume, même une Bronchite, quand vous tousserez ne prenez que des pastilles du Dr CABANES et vous serez guéri.

Dépôt Ph^o DERBECCQ, 24, Rue de Charonne, Paris
ET TOUTES PHARMACIES. Envoi franco contre timbres.

OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOITE COMPLETE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

Optique - Photographie

Appareils - Plaques - Papier

Longues-vues - Jumelles - Electricité

Instruments d'Arpentage

Thermomètres - Baromètres, etc.

RABAIS IMPORTANT

sur toutes les Marchandises

LUNETTES véritable cristal de roche ^{monture} extra 6 fr.

7, Quai Saint-Antoine, 7

V. VERMOREL, à Villefranche

(RHÔNE)



L'ÉCLAIR

le meilleur de tous les

Pulvérisateurs

365 premiers prix

Prix : 35 francs

Franco dans toute la France

La Torpille Soufreuse à grand travail

La meilleure des soufreuses poudreuses

Prix : 25 fr., toutes gares, France

Envoi franco contre 30 c. en timbres du catalogue général de la Maison V. VERMOREL.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, Rue Confort, LYON

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

A L'IDÉAL

CORSETS SUR MESURE
EN TOUS GENRES

M^{me} DUMONT & C^{ie}

89, Avenue de Saxe, 89

MAGASINS ET ATELIERS

2, Rue Bossuet, 2

LYON

MODÈLE DÉPOSÉ

EXPOSITION 1894

prend soin d'indiquer nettement son programme :

« Certain législateur de l'Antiquité montrait le vice aux enfants, pensant les en détourner par l'odieux d'un tel spectacle. Je ne suis pas de cette école, je ne crois pas que l'étalage du vice ait jamais ramené personne à la vertu. Au contraire, je crois plutôt à la contagion du mal. A tout risque, j'aime mieux procéder par des récits de saine morale et m'en fier de préférence à la contagion de la vertu. »

M. Waldmann dit en prose ce que M^{me} Desbordes-Valmore disait en vers ; il le dit avec quelque chose de plus grave, de plus assuré, en dépit d'une bonne humeur qui dissimule parfois une larme : larme teintée de rose — si vous le voulez — mais qui n'en est pas moins une larme.

* Sa mélancolie — puisque mélancolie il y a, bien que M. Waldmann paraisse s'en défendre — n'enlève rien à l'exquise bonté de son cœur ; c'est aux humbles qu'il semble s'attacher de préférence, ce sont eux qu'il prend à tâche de faire aimer et il y réussit.

Les *Promenades d'un vieux garçon dans son village* peuvent être lues, avec fruit, par les adolescents des deux sexes ; elles laissent — d'ailleurs — une impression reposante : les récits sont bien menés, les descriptions sobres, les personnages dessinés d'un trait de plume alerte et fin.

Si une curiosité bien naturelle vous pousse — tout d'abord — à consulter la table des matières, vous y trouverez l'indication des chapitres suivants :

Clémence — Mon Village — Phanor et Minette — La Poule blanche — Les enfants de l'aveugle — Monsieur le Curé — La forêt de sapins — Monsieur et Madame de Fontarèche — La première communion d'Antoine — La mère Brun — La sœur et le petit frère — L'étoile à cinq branches.

Ne choisissez pas : le chapitre que vous lirez au hasard vous fera souhaiter aussitôt de connaître tous les autres.

Et quand, émerveillé et séduit par le style de l'écrivain, par sa manière de voir et de juger sainement les choses, vous fermerez — avec regret — le volume achevé, vous vous rappellerez involontairement ce vers latin attribué tantôt à Horace, tantôt à Martial, mais si profondément vrai :

« *Habent sua fata libelli.* »

C'est l'esprit du lecteur qui fait le sort des livres.

LÉON MAYET.

MON ONCLE D'AMÉRIQUE

Avant cet hiver là, chaque fois que le rapin Hugues Flambard était invité par ses « copains » à quelque fête rabelaisienne, il ne manquait pas de dire : « Ah, sapristi, quand l'oncle d'Amérique aura glissé la rampe et cassé sa pipe, c'est alors que je vous en paierai une bosse ! »

Mais un soir de décembre, comme Jean-Paul Machin venait de le convier à un réveillon monstre dans son atelier, Hugues Flambard refusa d'un air triste et noble.

— Et pourquoi ? dit Machin.

— Parce que je suis en deuil.

— Vraiment !... et de qui... de l'oncle d'Amérique ?

— Juste.

— Raison de plus pour danser alors !

— Ah ! oui, il y a bien de quoi !... pas plus de millions que dans cette poche-là !

Et Hugues Flambard frappa sur la poche de son veston qu'enflait seul un gros trousseau de clefs — une collection — celle des appartements qu'il avait oubliés de payer sans même laisser aux propriétaires la consolation de retrouver les clefs sous la porte.

Au geste du rapin, les camarades se regardèrent en clignant de l'œil — qui du droit, qui du gauche — et en lançant vers le plafond une longue bouffée de nuages bleus.

L'un dit :

— Allons, Flambard, avoue que tu n'as jamais eu d'oncle en Amérique.

— Alors, vous croyez que je vous roule ?

— On le dirait.

— Il n'était donc pas riche, le tonton ?

Machin ajouta gravement :

— Parbleu ! il aura fait comme le neveu : il se sera ruiné avec les femmes !

Ce fut une explosion de gaité. Hugues Flambard, pour éviter les frais de pose, utilisait en ce moment sa concierge, une jeune Diane de soixante-trois ans.

Le rapin ne fut point déconcerté. Il s'écria :

— Tout ça, c'est la faute des ministères. Ah ! nom d'un nom ! si j'étais le gouvernement.

— Et bien, qu'est-ce que tu ferais ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce qu'il y a, ce qu'il y a... eh bien, voilà... ce qu'il y a... Au mois de février, je lis dans le *Petit Journal* :

« Un nommé Jean Flambard vient de mourir à San-Francisco où il était passé en 1839. Il laisse un héritage de dix-huit millions à partager entre quatre branches de la famille. Avis aux intéressés. Ladessus, j'écris au ministère de l'intérieur, d'où l'on m'envoie à celui des affaires étrangères. »

Suivez bien... Il faut que je fasse établir mes pièces d'état civil. Le maire, auquel je m'adresse, me conseille d'aller ensuite confier mon cas au préfet... Vous suivez ?... Le préfet, quand je m'explique, saute sur son siège, dit que cela ne le regarde pas, traite le maire de bourrique et moi d'âne bête... Je retourne au maire de mon pays, qui hausse les épaules en disant : « Oh ! ces fonctionnaires ! Peuple, peuple, était-ce bien la peine de faire

89 ? » Suivez bien !... J'envoie mes pièces au ministère... De là, on me répond, au bout de six semaines, que mes papiers n'établissent pas du tout mon droit à la succession de Philibert des Ormes... Je récris en faisant remarquer poliment que je ne m'étais jamais dit héritier du sieur des Ormes Philibert, mais bien de Jean Flambard, mon oncle, raffineur de sucre et de pétrole à San-Francisco, Etats-Unis de l'Amérique du Nord... Vous suivez ?... Le 1^{er} avril, on m'écrit que les autorités consulaires n'ont pas encore annoncé la mort de mon oncle... Je ne digère pas ce poisson de circonstance, et je récris en citant le paragraphe du *Petit Journal*...

Suivez bien... On me répond, en juin, que, en effet, il est bien mort dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, à San-Francisco, un raffineur de pétrole et de sucre, Français émigré, laissant un héritage de vingt-deux millions, mais que rien n'établissait ma parenté, qu'il fallait envoyer les pièces... J'aurais bien répondu que c'était fait, mais, croyant que les recherches seraient encore plus longues, pour retrouver ces pièces égarées au ministère, que de les faire rétablir, je me résolus à ce dernier parti. En expédiant, afin de leur mettre la puce à l'oreille, là-bas, au ministère, je parlais d'un oncle, vivant celui-là, et que j'avais en un coin de l'Italie où il remplissait des fonctions de consul... Vous suivez bien ?... Le chef de bureau du ministère, immédiatement, me fit savoir qu'il arrangerait l'affaire avec mon oncle d'Italie... Je rentrai donc en correspondance avec celui-ci. Mais il me donna à entendre que, possédant lui-même quelque deux cents mille francs de rente, il ne se souciait pas de se casser la tête à la solution de ce cas problématique... Vous pensez que je ne l'en remerciai pas. Je récrivis au ministère. C'était en juin. Vous suivez ?... Pas de réponse dans la quinzaine. Je me dis : Ça viendra plus tard » et puis « les affaires s'arrangent avec l'oncle d'Italie ; ça se comprend, un consul !... » Mais en août, rien encore ! Tout de même, je commence à la trouver drôle et, faisant l'imbécile comme je n'étais qu'indirectement intéressé dans cette affaire, j'écris au consul de San-Francisco. Ce monsieur, plus poli, me donne force détails ; j'ai désormais la preuve irréfutable de mes droits à la succession.

A ce moment, j'étais dans ma province, à cent lieues de Paris. Escomptant ma part — environ huit cent mille francs — je me payais un voyage en première classe, un coupé à deux chevaux dans Paris et me présentai au ministère en habit noir et cravate blanche ; j'avais emprunté cinq cents francs au maire... Vous suivez bien ?... Grâce à mon habit, je suis bien reçu au ministère. Cependant on me dit de repasser dans huit jours. Quarante-huit heures après, une ancienne amie ayant fait baisser le niveau de ma caisse, il faut retourner en province. J'y retourne. Le jour fixé, je recriss au ministre. On me déboute en affirmant qu'il y avait prescription depuis trois semaines. Je fais observer que ma demande datait de six mois. On me prie de remarquer qu'elle n'était pas régulière... Si j'étais millionnaire, je pourrais tenter un procès à l'Etat pour

toucher ces huit cents mille francs... Vous suivez ?... Et voilà comment on est pauvre malgré les oncles d'Amérique, tandis que les gouvernements héritent, grâce aux « institutions » que le Monde nous envie.

LÉON-L. BERTHAUT.

QUATUOR DE QUATRAINS

LE RÊVE DE L'EDEN

*Beau rêve de l'Eden ! nul ne peut définir,
Si tu n'es qu'espérance ou bien que souvenir ;
Tant l'âme, balancée en sa plainte secrète,
Flotte entre ces deux mots : — J'attends et je regrette !*

LA PUDEUR

*Sous l'arbre défendu, la pudeur prit naissance ;
Seule elle peut encor remplacer l'innocence ;
Au charme des vertus son doux charme est égal...
...Hélas ! elle est aussi le premier pas du mal !...*

LE VALLON DES BAISERS

*Ta bouche est le val, ô femme ! où s'aimèrent
Le premier sourire et le premier pleur...
L'un y mit rosée et l'autre chaleur,
Et, moisson d'amour, les baisers germèrent !*

LE LIVRE DE LA VIE

*La vie est un livre obscur et divin :
Espoirs et désirs forment le poème...
Tant que dort le cœur, on l'épèle en vain,
Mais on le comprend du jour où l'on aime !*

Gabriel MONAVON.

MONTPELLIER

GRAND THÉÂTRE. — Jeudi a été donnée, au bénéfice de M. Constantin Bruni, chef d'orchestre, la première d'*Esclarmonde* de Massenet.

Mme Doux (Esclarmonde) a produit un immense effet ; sa belle voix, son talent et ses riches toilettes en font une artiste exceptionnelle. Elle a remporté un grand succès.

M. Dastrez a tenu le rôle de Roland avec autorité ; ses rôles soigneusement étudiés le font féter à chaque représentation.

Boudouresque a déployé de sérieuses qualités dans le rôle de Phocas.

MM. Dastrez et Boudouresque qui nous quittent pour Bordeaux feront certainement les délices du public Bordelais.

L'orchestre est dirigé par M. Bruni avec une solidité et une attention qui en font certainement un des premiers chefs d'orchestre, aussi le nouveau directeur l'a-t-il engagé pour la prochaine saison.

Compliments à MM. Bernard et Sabin pour le goût qu'ils ont apporté dans la mise en scène de ce grand ouvrage.

Le Tour du Monde d'un gamin de Paris, pièce à grand spectacle, sera donnée samedi au bénéfice du sympathique Ismaël Dubois, premier trial et régisseur, que nous regrettons de voir partir. Cet artiste sera vivement regretté. Espérons que nous le reverrons à Montpellier.

GUILO.



CRÉDIT FONCIER de FRANCE

Emission de 500,000 Obligations Foncières de 500 fr.

Rapportant 14 fr. par an
et participant à 800,000 fr. de lots

PRIX D'ÉMISSION : 490 FRANCS

PAYABLES { 20 fr. en souscrivant ;
20 fr. à la répartition ;
et le surplus en 9 versements.

ON SOUSCRIT LE 27 AVRIL 1895

A PARIS : au CRÉDIT FONCIER DE FRANCE
et dans les Principales Sociétés de Crédit

DANS LES DÉPARTEMENTS

Chez MM. les TRÉSORIERS-PAYEURS GÉNÉRAUX ;
Chez MM. les RECEVEURS PARTICULIERS DES FINANCES

OU DANS LES AGENCIS ET SUCCURSALES DES SOCIÉTÉS

Pour les détails, voir le prospectus ou l'affiche



Tous les MAUX DE DENTS

sont guéris à l'instant par le

BOL d'ARMENIE du Dr Marmont 75

Dépot dans toutes PHARMACIES, HERBORISTERIES, etc. le flacon.

DÉPOT GÉNÉRAL : 9, Rue Belfort, LYON



GRATIS

Tout lecteur du PASSE-TEMPS et PARTERRE qui enverra cette annonce détachée ou la bande du journal avec une photographie à M. BUGARDIN, artiste peintre, 9, boulevard Rochechouart, Paris, recevra UN SUPERBE PORTRAIT PEINT A L'HUILE. Joindre 1 fr. 50 pour frais de port et d'emballage. La photographie n'est pas rendue. Toute correspondance concernant cette PRIME doit être adressée directement à M. Dugardin. Prière d'indiquer très lisiblement son nom et son adresse.

Demandez
partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

Elixir et Poudre Dentifrices MEYER

L'ELIXIR, antiseptique, astringent, tonique et fortifiant, sans contredit le plus efficace et n'ayant rien d'analogue avec les produits similaires, assure la *conservation des dents*. Il évite toute souffrance et assainit la gorge et la bouche.

LA POUDRE blanchit les dents et neutralise l'action acide de la salive.

A LYON : Pharmacie **Rey**, place des Cordeliers ; Parfumerie **Franchiset**, 62, rue de la République et dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries.

Dépôt Général : **Meyer**, dentiste, à Villefranche (Rhône).

PHOTO-MINIATURE

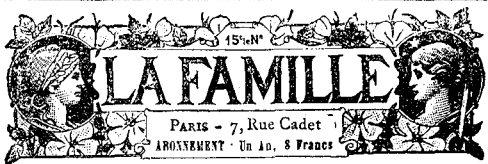
Il suffit de donner une photographie pour avoir une miniature à l'huile d'une ressemblance parfaite. C'est la reproduction exacte de la nature.

Carte-Album, 15 francs.

Carte de Visite, 10 francs.

S'adresser au « Gardenia », 102, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Travail artistique. Rapidité d'exécution.



CHRONIQUES, ROMANS

ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

ŒUVRES INÉDITES

MODES : M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI :

Cinquante centimes pour Deux mois

PRIME MUSICALE GRATUITE

Nous sommes heureux d'annoncer que, pour faire connaître ses œuvres à notre clientèle, la maison d'édition A. Danvers, de Paris, vient de consentir, par traité, à offrir gratuitement, à tous nos lecteurs, une magnifique prime musicale. D'une valeur de 40 francs environ à prix marqués, cette belle collection se compose de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) très bien édités et dus à nos meilleurs compositeurs (Leybach, Verdi, Schmoll, Ketterer, Guéroul, Luigini, de Menil, etc.).

Pour recevoir franco à domicile cette jolie prime, il suffit à nos lecteurs d'adresser à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris, cette annonce découpée avec la somme de 1 fr. 50 pour le port, l'emballage et tous frais.

Pour toutes réclamations sur le service de la poste ou erreurs quelconques au sujet de cette prime, écrire directement à la maison A. Danvers.

LA CONQUÊTE DU BONHEUR

I

— Tiens, c'est madame Ricard... entrez donc, chère madame... la vérité, vous devriez si rare que j'ai été presque tentée de crier au miracle quand j'ai reconnu votre voix dans l'antichambre. Que c'est mal de négliger ainsi vos meilleurs amis.

— Oui, c'est vrai, ma bonne madame Burdeil, je mérite tous vos reproches, mais j'ai si peu de temps... et puis vous le savez, mon médecin me défend les excès de fatigue, aussi, je vous en prie, ne me grondez pas trop.

— Vous gronder ! Oh ? non... mais j'ai tant de plaisir à vous voir... Et qu'y a-t-il de nouveau ? car nous vivons si retirés que nous ignorons absolument ce qui se passe dans le pays.

— Ma foi, à part le mariage de Mlle Hélène Blanchard, je ne sais rien d'intéressant à vous raconter.

— Et qui épouse-t-elle, Mlle Blanchard ?

— Mais... elle fait, il paraît, un assez ch'ti mariage... Son fiancé est dans le commerce... il tient un magasin d'épicerie, à Paris... Il est vrai que cette pauvre Hélène a peu ou pas de dot et... quant à sa beauté...

— Chère madame Ricard, vous m'étonnez. Je vous assure que Mlle Blanchard est charmante et elle a, m'a-t-on dit, 50 000 francs de dot... il en est de plus minces.

— C'est bien possible ! reprit Mme Ricard d'un air pincé. A propos, je sais encore du nouveau.

— Dites vite, ma chère...

— Vous savez sans doute que M. Marius Vallier est à Chartres...

En disant ces mots, Mme Ricard fixait ses petits yeux curieux sur son interlocutrice, pensant sans doute que cette nouvelle lui serait désagréable ; mais à son grand désappointement, M^{me} Burdeil demeura impassible et ce fut en souriant qu'elle répondit :
— Ah ! vraiment... Et quel homme est-ce, ce M. Vallier, pour que son arrivée provoque ainsi la curiosité... c'est, à coup sûr, un important personnage ?

— Mais vous le connaissez bien...

— Moi ! non, je vous assure.

— Si, ma chère, il y a trois ans, il donnait des leçons de peinture à votre charmante fille... Je me souviens qu'on disait même à cette époque...

M^{me} Ricard s'arrêta, laissant errer un sourire méchant sur ses lèvres minces.

— Que disait-on, je vous prie?... interrompit Mme Burdeil, qui avait légèrement pâli.

— Oh ! mon Dieu ! rien de mal... on disait que les deux jeunes gens, qui étaient presque chaque jour ensemble, avaient fini par se plaire... qu'il y avait eu des projets de mariage... que sais-je encore ! Aussi la surprise fut grande quand on apprit le départ précipité de M. Vallier.

— Croyez bien, chère madame, s'écria Mme Burdeil, dont le visage s'était empour-

pré de honte et de colère, que tous ces bavardages sont de pures inventions et que le maître de peinture que nous avons cru devoir donner à notre fille est parti tout simplement parce que nous n'avions plus besoin de ses services.

— Je n'en doute pas, ma chère amie, dit Mme Ricard d'un ton doux et sûr. Vous pensez bien que je n'ai jamais ajouté foi à tous ces commérages et je ne vous aurais jamais parlé de ces choses, auxquelles je ne pensais plus d'ailleurs, si mon mari ne m'avait annoncé ce matin le retour de M. Vallier... c'est alors que tout m'est revenu à la mémoire.

— Je vous répète, madame, que ce personnage nous est complètement indifférent.

— Tranquillisez-vous donc, puisque je vous dis que je ne crois pas à tous ces méchants propos... Allons, au revoir et comptez sur moi pour faire taire les mauvaises langues.

Après avoir encore une fois embrassé avec effusion Mme Burdeil, elle prit congé, en protestant de son entier dévouement.

Mais, quand elle fut hors de la maison, on aurait pu l'entendre grommeler entre ses dents :

— Des faux bruits... des cancans... Allons donc !... On sait ce qu'on sait, ma belle !

Mme Burdeil, restée seule, se laissa tomber sur un siège et murmura, accablée :

— Ma pauvre enfant n'a-t-elle pas encore assez souffert, et nous faudra-t-il donc maintenant la défendre contre la calomnie ?

II

Mlle Burdeil avait vingt ans.

C'était une belle personne aux cheveux noirs, aux yeux bleus profonds et doux, au teint blanc et frais, à la physionomie calme et réfléchie.

Sa taille, un peu au-dessus de la moyenne, était bien prise, et tout, dans sa démarche et dans ses gestes, était empreint d'une grâce exquise.

Ce matin-là, elle avait laissé sa mère recevoir seule Mme Ricard, et, profitant du moment de solitude qui lui permettait de donner un libre cours à ses pensées, elle descendit au jardin.

Indifférente aux splendeurs printanières, elle passa rapidement au milieu des plates-bandes fleuries et ensoleillées et s'engagea bientôt dans une ombreuse allée de tilleuls aboutissant à une jolie tonnelle où s'enchevêtraient des houblons, des lizerons et des chèvrefeuilles, mêlant leurs senteurs pénétrantes au suave parfum qui se dégageait d'un massif de rosiers distant de quelques pas seulement de la tonnelle.

En s'engageant dans l'allée de tilleuls, la jeune fille ralentit le pas.

Là, elle était bien seule... elle pourrait rêver... penser à lui.

N'était-ce pas sous cette tonnelle qu'ils avaient coutume, autrefois, de venir chercher un refuge contre l'ardeur du soleil ; n'était-ce pas là qu'ils s'étaient juré de s'aimer toujours ; là qu'ils avaient fait de si

beaux projets d'avenir, de bonheur, hélas ! irréalisables.

Et, maintenant, ce n'était plus appuyée sur le bras de l'aimé qu'elle venait chercher l'ombre et le mystère dans la fraîche allée. Non, c'était seule, désespérée, que chaque jour elle s'y réfugiait pour penser à l'absent et pleurer librement.

Pensive et triste, la jeune fille cheminait lentement.

Enfin, elle arriva au but de sa promenade solitaire.

Elle se laissa choir sur le banc de verdure où ils avaient coutume de venir s'asseoir ensemble et, cachant son pâle visage dans ses deux mains, elle s'abandonna à sa douleur, à son désespoir... et sûre de n'être ni vue ni entendue, elle éclata en sanglots.

C'est qu'en effet ce coin reculé et silencieux du jardin lui rappelait un poignant souvenir... C'était là qu'ils s'étaient juré de rester fidèles à leur pur et chaste amour... C'était là que, le cœur brisé, ils s'étaient dit un dernier adieu, lui, jurant qu'il reviendrait, elle, promettant d'attendre.

Mais les jours, les mois s'étaient écoulés et il n'était pas revenu.

Elle seule se souvenait ; elle seule aimait toujours !

Elle pleura longtemps.

Soudain un bruit de pas inusité la fit tressaillir.

Elle se leva vivement et écouta attentivement.

Non, elle ne se trompait pas... On marchait dans l'allée des tilleuls.

Était-ce donc ses parents qui s'inquiétaient et venaient la chercher ?

C'était impossible !

Ses bons parents savaient que ce coin mystérieux était pour elle un sanctuaire et quand elle s'y réfugiait, jamais ils ne venaient l'y troubler.

Cependant les pas se rapprochaient. Qui donc marchait là.

Elle se pencha anxieuse et plongea ses regards avides dans la profonde allée feuillue.

Un cri de joie folle s'échappa de ses lèvres.

— Marius!... Vous, mon Dieu! est-ce possible ?

— Oui, moi, ma douce et chère Marie!... Pensez-vous donc ne plus me revoir ? dit le jeune homme en prenant la jeune fille tendrement dans ses bras... Ne m'aimez-vous plus que mon retour vous surprend à ce point !

— Marius, plutôt que d'appartenir à un autre, si vous n'étiez pas revenu, je me serais faite religieuse... Doutez-vous encore et croyez-vous que je ne vous aime plus ?

— Chère adorée, non, je ne doute pas et je sais que vous m'aimez toujours comme je vous aime... Mais j'avais besoin de vous l'entendre dire... J'ai tant souffert, Marie, pendant ces trois années d'absence.

— Vous avez souffert, murmura doucement la jeune fille, vous dites que vous

avez souffert et pendant ces trois années qui vous ont tenu loin de moi, je n'ai pas reçu une seule fois de vos nouvelles... Pensez-vous donc être seul à souffrir de cette cruelle séparation... Marius, c'est mal de ne penser qu'à ses souffrances et d'être indifférent à celle des autres.

Deux larmes perlèrent dans les beaux yeux de Marie.

— Hélas ! répondit le jeune homme très ému, j'avais juré à votre père de ne pas vous écrire.

— Pourquoi cela, Marius, questionna la jeune fille surprise.

— Parce que s'il nous avait fallu ne plus nous revoir, n'entendant plus parler de moi et ne recevant aucune nouvelle, le temps eût peu à peu effacé mon souvenir dans votre jeune cœur : c'était du moins, chère Marie, ce qu'espérait votre père.

Et, comme la jeune fille fixait sur lui ses grands yeux interrogateurs, Marius ajouta :

— Si j'avais échoué dans la tâche que je m'étais imposée, notre union devenait impossible.

— Mais pourquoi ? insista la jeune fille.

— Parce que vous êtes riche et que j'étais pauvre.

— Qu'importe, quand on s'aime comme nous nous aimons... Croyez-vous donc que je m'inquiète si vous avez de l'argent, mon ami.

— Chère, bien aimée, moi aussi, je professais alors le mépris des richesses et quand le cœur plein de votre image j'osai supplier votre père de m'accorder votre main, j'avais oublié votre richesse, j'avais oublié ma pauvreté ; mais votre père y pensa pour vous, heureusement... Aussi refusa-t-il net son consentement.

Cependant, touché par le profond désespoir qu'il lut sur son visage, il ajouta qu'il reviendrait sur sa décision si je parvenais à me faire une position

— Vous avez du talent me dit-il, vous pouvez, si vous voulez, vous créer un brillant avenir... Je ne vous cache pas que vous me plaisez. Si donc vous vous mettez à l'œuvre, je vous aiderai de tout mon crédit... Partez pour l'Italie, j'y ai des amis puissants à qui je vous recommanderai et, par eux, la tâche vous deviendra plus facile.

« Enfin, ajouta M. Burdeil, voilà mon dernier mot. Créez-vous par le travail une position indépendante et revenez dans trois ans me demander la main de ma fille... Alors seulement je vous donnerai ce consentement que vous implorez inutilement aujourd'hui. »

Je m'éloignais, désespéré, chancelant, quand il me rappela et me dit sévèrement : « J'ai votre parole d'honneur, n'est-ce pas, que durant ces trois années vous n'écrirez pas une seule fois à ma fille... » et je la lui donnai, pensant que d'ailleurs je n'avais pas le droit d'entretenir en vous une trompeuse espérance puisque en m'éloignant de cette maison, j'avais la presque certitude de n'y jamais rentrer.



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

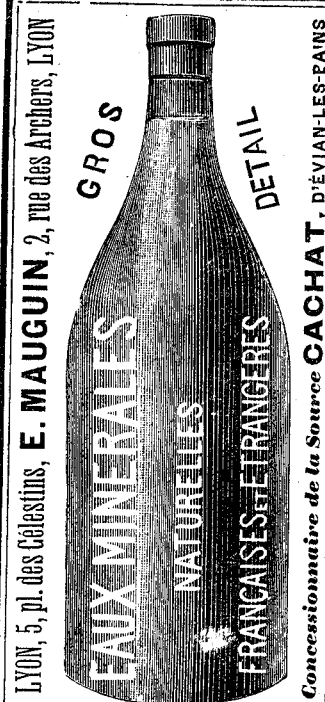
Chapeaux de Paille

Ce vernis couvra en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

PRIX DE LA BOUTEILLE : 0 fr. 75

DÉPÔT GÉNÉRAL :

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
Rue Confort, 12, LYON



Eaux Minérales
GROS
DETAIL
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES
NATURELLES
LYON, 5, pl. des Célestins, E. MAUGUIN, 2, rue des Archaers, LYON
Concessionnaire de la Source CACHAT, DÉVIAN-LES-BAINS

Fabrique de Fleurs et de Couronnes Mortuaires

JULES GREL

Grande Rue de la Guillotière, 8-10

SPECIALITÉ

DE COURONNES, PALMES & LYRES

CONCOURS, FÊTES, ETC.

4 MÉDAILLES D'OR

EXPOSITION DE LYON, 1894

HORS CONCOURS — Membre du Jury

CHEVELURE

Abondante

Soyeuse, brillante et ondoyante

PAR LE MERVEILLEUX

PÉTROLE HAHN

qui arrête la chute, détruit les pellicules et régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré. — Le flacon : 4 fr.

Chez tous les PHARMACIENS PARFUMEURS et COIFFEURS

Dépôt spécial. BRIAU et C^{ie}, rue Bât-d'Argent, 4, Lyon
Gros F. VIBERT, avenue des Ponts, 47, Lyon

MÉTHODE KNEIPP

DITE « MA CURE D'EAU »

Nouveau Traitement rationnel des Maladies chroniques

PAR L'EAU ET L'HYGIÈNE NATURELLE
RENSEIGNEMENTS et PROSPECTUS
Franco 0.30 centimes.

Institution KNEIPP de France

25, Quai de Bondy, LYON

Directeur : M. Emile BUREL

L'ECHO KNEIPP, revue bi-mensuelle,
SIX francs par an

AMEUBLEMENTS

Meubles de Style et Fantaisie

SIÈGES ET TENTURES

SPÉCIALITÉ DE BANQUES

V^{ve} PUPPIER

34-36, Rue du Bœuf, 54-56

LYON

SUCCURSALE :

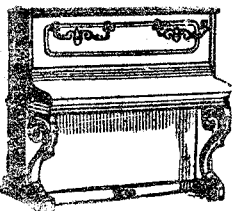
23, Quai de l'Archevêché et rue du Palais-de-Justice

PIANOS

HARMONIUMS

VENTE & LOCATION

ECHANGES



MUSIQUE - VIOLONS

RÉPARATIONS

B. BOUDON

1, Cours Lafayette, 1

A L'ABELLE

M^{me} CL. LIGEROT

LYON - 20, Rue d'Algérie, 20 - LYON

SPÉCIALITÉ DE GANTS DE PEAU DE GRENOBLE

Tous les Gants sont essayés et garantis

GRAND CHOIX DE GANTS DE TISSUS ET GANTS POUR SOIRÉES
Mercerie - Bonneterie - Passenterie

Pourtant je pris la résolution de suivre les sages conseils de votre père... Je partis pour l'Italie où je restai un an afin de me perfectionner dans mon art.

La tâche était ardue et pénible, car je ne possédais que quelques milliers de francs... mais votre père m'avait chaudement recommandé à des amis dont l'influente protection me fut très utile et certes, je ne rougis pas de l'avouer, c'est à eux que je dois d'avoir réussi.

On se dispute mes tableaux, les commandes arrivent de toutes parts et si je ne suis pas encore riche, je suis du moins en passe de le devenir... C'est donc hardiment, sans honte, cette fois, que je suis venu dire à vos parents : — « Les trois années d'épreuve que vous m'avez imposées sont écoulées... J'ai aujourd'hui une position honorable à offrir à ma bien-aimée Marie et je viens vous prier de consentir à notre mariage. »

— Et que vous ont-ils répondu, cette fois, Marius ?

— Qu'ils seraient heureux de me nommer leur fils ; mais qu'ils ignoraient si vos sentiments n'avaient pas changé... et ils m'ont envoyé vers vous et m'ont autorisé à vous dire : « Marie, je vous aime autant et plus ardemment même qu'il y a trois ans... M'avez-vous également conservé une place dans votre cœur et consentez-vous à devenir ma femme ? »

— Cher bien aimé, pourquoi me faire cette question ? Vous savez bien que mon cœur est à vous... Oui, je vous aime ; oui, je veux être votre femme.

— Eh ! nous le savons parbleu bien !... dit tout à coup la voix joyeuse de M. Burdeil.

— Oui ! ma fille, nous savions que tu aimais toujours Marius et nous te l'avons envoyé pour que tu le lui dises... fit à son tour Mme Burdeil.

— Ah ! maman, si tu savais comme je suis heureuse !

La jeune fille se jeta éperdument dans les bras de sa mère et M. Burdeil reprit en contenant à grand-peine l'émotion qui commençait à le gagner.

— Mes enfants, vous êtes heureux, je le sais, et ce bonheur que vous méritez si bien l'un et l'autre sera durable parce que vous l'avez acquis par l'abnégation, le travail et la persévérance.

HENRI SÉBILLE.

CAVEAU STÉPHANOIS

Le Caveau Stéphanois, Union poétique du Forez, Société littéraire, fondée en 1883, ouvre un concours de poésies et chansons.

Le concours sera clos le 5 juillet prochain.
1^{re} section. — CHANSON (sujet libre ; maximum : six couplets).

2^e section. — POÉSIE (sujet libre ; maximum : cinquante vers).

3^e section. — POÉSIE ou CHANSON de tous les parlars de la langue d'oc (sujet libre ; maximum : cinquante vers ou six couplets).

Les envois de pièces ou demandes de renseignements doivent porter sur la suscription le mot *Concours* et être adressés à M. le Président du *Caveau Stéphanois*, 7, place du Palais-de-Justice, à Saint-Etienne (Loire).

SALON DE 1895

Palais des Arts Libéraux (Parc de la Tête-d'Or). Ouvert tous les jours de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Le lundi, ouverture à 10 heures.

CASINO DES ARTS

8 heures. Tous les soirs. spectacle varié. Laurwald avec son répertoire intéressant et inédit. Au premier jour, le *Concours hippique au Casino*, grand divertissement militaire.

SCALA-BOUFFES

8 heures. Tous les soirs spectacle varié. Concert avec Miss Anne, Deryls et Charlus. Vaudeville : *Les Trois Maçons*, avec Belliard.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 1986, du 20 avril 1895

CHRONIQUES : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Musique* par A. Boissard. — *Les degrés de l'alcoolisme*, par Guy Tomel. — *Semaine scientifique*, par le docteur Servet de Bonnières. — *La villa Médicis*, par H. Marchal. — *Autour de la vélocipédie*, par F. de Villemont.

Explications des gravures, Echecs, Récréations, Rébus, Revue comique, Bibliographie, etc.

En supplément : *Les Gamineries de Monsieur Triomphant*, roman de M. Ch. Moreau-Vauthier. — Illustrations de M. Baluriau.

Revue Financière Hebdomadaire

La liquidation du 15 s'est effectuée assez facilement ; les reports ont été plus élevés qu'aux liquidations précédentes, ils se sont traités sur le pied de 4 % environ.

Le mouvement d'affaires a repris son activité et les cours sont en général bien tenus.

Le 3 %, s'est avancé à 103 francs dernier cours ; le 3 1/2 % est à 108,65.

Le Crédit Foncier s'est négocié à 925 en hausse de 7 fr. 50.

Le Crédit Lyonnais est recherché à 825.

Le Comptoir National est ferme à 618,75, la Société Générale à 495.

Le Suez a repris de 8.75 à 3428,75.

Nos Chemins sont fermes sans changement.

Les Fonds étrangers sont bien tenus, sauf les valeurs Ottomanes. L'Italien finit à 88,75, l'Extérieur à 74 3/4, le Turc recule à 26,27, la Banque Ottomane à 718,75.

Les fonds Russes n'ont pas varié.

Au Comptant, les obligations de la Compagnie Electrique du Secteur de la Rive Gauche se sont traitées à 487,50.

Les actions Charbonnages de Sosnowice font 877,50.

En Banque, les Mines d'or, la Buffelsdoorn font 158,75 ; les Big-Blow-fold 30 et 32 fr. ; la Monte Rosa 140 fr.

Les Bons Gulf Lands se négocient à 30 fr. L'action des Grandes Fabriques de Papier de Paris a des demandes à 106 fr.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

ANTICOR VÉTAR

le plus pratique, le plus calmant, le plus énergique. — Se conserve indéfiniment et sous tous les climats. — P^{ie} JACQUET, Rue Vaubecour, 1, Lyon. — Franco par la poste, 1 franc. la feuille. SE TROUVE PARTOUT. FR.